

# LE JOURNAL

ORGANISÉ PAR LE LABORATOIRE *triangle*



## RÉFLÉCHIR APRÈS CHARLIE

18 mars 2015, 18h-20h, Grand Amphithéâtre de l'Université de Lyon

### De l'expérience de chroniqueur à *Charlie Hebdo* à la tragédie et après

Philippe Corcuff

#### Introduction : Des raisons sensibles

Ce cycle de conférences s'intitule fort judicieusement « Réfléchir après *Charlie* ». Il ne s'agit pas d'en rester à l'émotion légitime générée par les tragédies de janvier : les assassinats à *Charlie Hebdo*, puis les crimes antisémites. Ce cycle de conférences constitue un appel à faire des pas de côté, pour amorcer une distanciation vis-à-vis de l'événement en prenant appui sur les ressources fournies par la philosophie et les sciences sociales. Mais des pas de côté qui n'oublient pas les émotions, ni les belles réactions, spontanées au départ, du mouvement massif « Je suis Charlie ». Non pas une Raison à majuscule prétendant surplomber les mouvements du corps et nos sensibilités, mais une raison au contact de nos affections et de nos sentiments, *des* raisons inscrites dans des corps et des biographies singulières et pourtant tramées de fils collectifs : des raisons sensibles. Quelques grandes figures de la pensée peuvent nous aider, dans cette introduction à mon propos, à mieux cerner cette hybridation d'intelligibilité et de sensibilité : Charles Péguy et Maurice Merleau-Ponty.

#### *Péguy et Merleau-Ponty*

Dans un article de décembre 1901 intitulé « De la raison », Charles Péguy, dreyfusard libertaire, nous invite, quelques années avant son retour à la foi chrétienne, à une défense hérétique de la raison des Lumières. Il écrit ainsi :

La raison n'est pas tout le monde. Nous savons, par la raison même, que la force n'est pas négligeable, que beaucoup de passions et de sentiments



sont vénérables ou respectables, puissants, profonds. Nous savons que la raison n'épuise pas la vie et même le meilleur de la vie [...]. Nous ne défendons pas la raison contre les autres manifestations de la vie. Nous la défendons contre les manifestations qui, étant autres, veulent se donner pour elle et dégènèrent en déraison.<sup>1</sup>

La raison, selon Péguy, ne doit pas prétendre régenter les divers aspects de l'existence humaine. Elle est une dimension de la vie, de plain-pied avec la vie. La raison ne s'oppose pas à la pluralité de la vie, mais surtout aux usages dogmatiques de la raison. Et Péguy d'ajouter :

Non la raison ne procède pas par la voie du culte. Non la raison ne veut pas d'autels. Non la raison ne veut pas de prières. Non la raison ne veut pas de prêtres.<sup>2</sup>

Maurice Merleau-Ponty prolonge d'une certaine manière et avec d'autres mots l'inspiration de Péguy. Pour lui, dans son grand livre de 1945, *Phénoménologie de la perception*<sup>3</sup>, je serais d'abord *au monde* avant de réfléchir sur lui de manière consciente, et donc de prendre explicitement des décisions. Avant même la conscience réfléchissante, il y aurait un rapport corporel au monde, une présence au monde marquée par la présence préalable du monde. Ce monde serait fait des autres, des choses et de leurs relations, insérés dans les processus historiques. Quelle place alors pour la réflexion raisonnée ? Elle apparaît seconde et pourtant indispensable. Il note en ce sens :

La tâche d'une réflexion radicale, c'est-à-dire de celle qui veut se comprendre elle-même, consiste, d'une manière paradoxale, à retrouver l'expérience irréfléchie du monde, pour replacer en elle l'attitude de vérification et les opérations réflexives, et pour faire apparaître la réflexion comme une des possibilités de mon être.<sup>4</sup>

« Une des possibilités de mon être » : ce n'est ni la position surplombante d'un rationalisme « intégriste », ni la dilution « postmoderne » de la raison réfléchissante dans un relativisme, voire un nihilisme.

Péguy et Merleau-Ponty nous conduisent ainsi, par des cheminements propres et pourtant convergents, vers la figure d'une raison sensible, dont nous avons tant besoin après les événements dramatiques de janvier.

---

<sup>1</sup> C. Péguy, « De la raison » (1<sup>re</sup> édition : décembre 1901), repris dans *Notre jeunesse*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 1993.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>3</sup> M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* (1<sup>re</sup> édition : 1945), Paris, Gallimard (Tel), 1992.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 279.

*Une raison sensible aux insertions biographiques : universitaire, militant de la gauche radicale et chroniqueur de Charlie Hebdo*

Chez moi, l'exercice de cette raison sensible révèle des insertions biographiques qui me lient d'une certaine façon à l'aventure *Charlie Hebdo*. J'ai été chroniqueur à *Charlie Hebdo* d'avril 2001 à décembre 2004 ; ma démission intervenant notamment à cause de désaccords politiques avec Philippe Val, alors directeur de la rédaction. Et j'ai ensuite continué à collaborer avec mon ami Charb sur une chronique irrégulière autour du polar pour le site sociétal lyonnais *Le Zèbre*<sup>5</sup>, de septembre 2005 jusqu'au fatidique 7 janvier. Si j'ai été introduit dans la famille *Charlie*, c'est d'ailleurs à cause de deux caractéristiques biographiques : 1) ma chronique puisant dans la philosophie et la sociologie, c'est la qualité d'universitaire qui était recherchée ; et 2) *Charlie Hebdo* était à l'époque situé dans la galaxie de « la gauche de la gauche » ou « gauche radicale », en ayant par exemple été un des groupes à l'origine de la constitution de l'association altermondialiste Attac en juin 1998 ; or, j'étais et je suis membre du conseil scientifique d'Attac, et j'étais alors militant de la Ligue communiste révolutionnaire. Le style *Charlie Hebdo*, la distanciation universitaire et l'engagement radical ont alors produit une alchimie particulière dans ma participation à *Charlie Hebdo*, les trois pôles fonctionnant à la fois dans une logique complémentaire et dans une tension. On trouvera les traces principales de cette expérience dans une sélection de chroniques d'alors et de textes plus récents, encadrés par deux écrits post-tragédie et accompagnés de dessins de Charb, qui vient de paraître aux éditions Textuel sous le titre *Mes années Charlie et après ?*

Après cette longue introduction, mon intervention aura deux grandes parties. Je m'arrêterai tout d'abord sur quelques-unes des facettes de mon activité de chroniqueur. Puis, je me concentrerai sur des questions, comme le combat contre tous les racismes, qui se posaient antérieurement à janvier, mais qui se sont particulièrement cristallisées à ce moment-là. La plus grande partie de ce propos en deux temps sera constituée de la lecture de courts textes de l'époque ou plus récents. Cela donnera à ma conférence une tonalité kaléidoscopique.

### **Facettes d'un chroniqueur philosophique et sociologique à *Charlie Hebdo***

Dans mes chroniques, intitulées au départ « Prise de tête », il s'agissait de puiser des ressources dans la philosophie et les sciences sociales pour fournir un regard décalé sur « l'actualité ». Je partais à chaque fois de la phrase d'un philosophe ou d'un sociologue afin d'éclairer un événement ou un problème en débat. Je m'inspirais notamment de remarques de Pierre Bourdieu dans un article sur « La science et l'actualité » : « constituer comme faisant question ce qui paraît hors de

---

<sup>5</sup> <http://www.lezebre.info>

question »<sup>6</sup>. Une telle démarche de tâtonnement critique et autocritique de la pensée confrontée aux événements du monde prend toutefois des risques. Car il n'a à sa disposition que des hypothèses partielles, nourries d'informations limitées. Il ne peut donc éviter les erreurs et les imperfections sur un chemin nécessairement accidenté. Je vais fournir quelques exemples de chroniques.

*Mise en perspective décalée d'un événement : « Beaux et sombres désirs » (20 août 2003)*

L'actrice Marie Trintignant meurt à la suite des coups portés par Bertrand Cantat, musicien et chanteur du groupe de rock Noir Désir, au cours d'une dispute à Vilnius, en Lituanie, en juillet-août 2003. Voilà ce que j'écris le 20 août 2003 dans *Charlie Hebdo* sous le titre « Beaux et sombres désirs » (extraits) :

*« Par elle-même, abstraction faite de tout pouvoir extérieur qui la règle, notre sensibilité est un abîme sans fond que rien ne peut combler. Mais alors, si rien ne vient la contenir du dehors, elle ne peut être pour elle-même qu'une source de tourments. Car des désirs illimités sont insatiables par définition [...] Une soif inextinguible est un supplice perpétuellement renouvelé. »*

Émile Durkheim, *Le Suicide*, 1897

Sociologue et républicain de gauche, Émile Durkheim (1858-1917) avait une vision plutôt pessimiste de « la nature humaine ». Nos désirs étant potentiellement infinis, cette « soif inextinguible » nous rendrait malheureux individuellement et nous menacerait collectivement. D'où la nécessité de normes sociales, c'est-à-dire de bornes contenant cette quête « insatiable ». Ce fils de rabbin gardait en tête l'utilité de la Loi, même si, rationaliste laïc, il avait rompu avec la religion. Son étude du suicide étayait sa conviction.

Ce pessimisme s'opposait à l'optimisme de Karl Marx (1818-1883) qui, au contraire, voyait dans le caractère illimité des passions et des désirs de chacun une formidable puissance créatrice, gage de jours meilleurs. Alors Durkheim ou Marx ? Et si les ambivalences et les ambiguïtés générées par la condition humaine nous menaient à une vue plus équilibrée, à une *prudence anthropologique*, ni strictement pessimiste, ni strictement optimiste ? C'est en tout cas ce vers quoi nous orientent des bribes de « l'affaire Cantat/Trintignant »<sup>1</sup>, telles qu'elles apparaissent, floues, à travers les monceaux de stéréotypes, de sensationnalisme et de larmoiements véhiculés par les médias.

---

<sup>6</sup> P. Bourdieu, « La science et l'actualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 61, mars 1986, p. 2.

Le danger, ici, est d'aplatir le général sous le singulier et le singulier sous le général. Il y a bien du général dans tout événement singulier, c'est-à-dire quelque chose qui, écrivait Durkheim dans *Les règles de la méthode sociologique* (1895), « dépasse infiniment l'individu dans le temps comme dans l'espace », débordant sa conscience et sa volonté. Dans ce cas, il s'agit notamment d'un fait social brutal : ce sont les femmes qui meurent le plus souvent des coups des hommes (six femmes battues décèdent en France chaque mois). Ce type de fait social met en évidence nos faiblesses individuelles vis-à-vis des comportements dont nous héritons, même quand, « progressistes » ou « radicaux », nous les condamnons.

Mais au lieu de continuer à se la jouer, à se donner une image de « rebelle » à bon compte, pourquoi ne pas partir de ces faiblesses ? Cela vaut mieux en tout cas que de se lamenter sur la prétendue « trahison » du chanteur de rock qu'on avait érigé en « modèle ». Car nos pleurnicheries généralistes n'épuiseront pas la singularité d'une passion, de deux êtres, d'un instant de dérapage, d'un dénouement fatal. L'événement tragique, dans ses composantes générales comme dans son caractère incommensurable, peut alors nous renvoyer opportunément à nos propres fragilités. Nos désirs et nos passions ne sont-ils pas sources de création et de plénitude, mais aussi des lieux d'équivoque et d'obscurité ? de joie mais aussi de mal-être ? de plaisir et d'empathie mais aussi de violence et de jalousie ? Comme chez Marie Trintignant et Bertrand Cantat, mais à chaque fois de manière irréductiblement singulière.

Alors Durkheim ou Marx ? Les deux, bien sûr. L'un avec l'autre, l'un contre l'autre. La pensée, défiée par les péripéties et les drames de la vie, a besoin de tensions et de contradictions, sans chercher, à la manière d'un magicien hégélien, à les « dépasser » dans une supposée « synthèse supérieure ». Nos désirs et nos passions seraient, tour à tour, des pourvoyeurs de grâce et des causes d'effroi, modelés par les circonstances et s'en jouant. C'est pourquoi on ne peut pas éluder la double question morale des limites de l'acceptable, à un niveau collectif, et des repères éthiques, sur le plan individuel. Mais sans jamais de garanties définitives, car les commandements absolus que nous proposent les cultes-bénits des diverses religions ne sont pas opératoires vis-à-vis de nos ambivalences. L'adhésion aux vieilles croyances comme la dénonciation gauchiste de « tout moralisme » ont en commun le refus de notre humaine ambiguïté. [...]

*L'outil pamphlétaire : « Les sociaux-cons » (28 novembre 2001)*

Le style *Charlie Hebdo*, c'est bien sûr la caricature et la provocation. C'est une façon de grossir le trait et d'exagérer afin de faire réfléchir, d'éclairer les choses autrement, de dessiller les yeux baignant dans trop d'évidences. Non pas par mé-

chanceté, voire de manière nihiliste, mais pour provoquer le questionnement. Sans prétendre à la Vérité au singulier et à majuscule, mais pour produire une petite vérité partielle. J'ai essayé de traduire parfois ce style dans mes chroniques en leur donnant un ton pamphlétaire. C'est le cas du texte paru le 28 novembre 2001 sous le titre « Les sociaux-cons » (extraits) :

*« Ce qu'on demande, en effet, au parti républicain, c'est d'abandonner cette politique d'espérance, cette politique d'humanité ; c'est de substituer à cet idéalisme révolutionnaire, considéré comme une chimère creuse et surannée, ce qu'on appelle le réalisme nouveau et qui ne serait que la consécration indéfinie du droit de la force... Fatalité de la guerre et de la haine, fatalité des races, fatalité des servitudes économiques, fatalité du crime et des répressions sauvages... »*

Jean Jaurès, Discours à la Chambre des Députés, 18 novembre 1908

Ah, Jean Jaurès (1859-1914), ça avait du souffle ! La parole terne et mielleuse des François Hollande et autres Élisabeth Guigou ne supporte pas la comparaison. [...]

Vous avez dit « concepts » ? Ce n'est plus inclus dans les plans marketing des conseillers en communication de Pierre Moscovici, Ségolène Royal ou Julien Dray. De toute façon, les souvenirs d'étudiants de ces quadras se sont perdus dans les couloirs des Palais officiels : l'embonpoint mental, ça donne des trous de mémoire. À la fin des années 1970, j'étais un jeune militant enthousiaste et vaguement idiot (j'ai des séquelles) du « Parti d'Épinay »<sup>3</sup>, celui qui donnait un sens nouveau à « la vieille maison » gardée par Léon Blum au Congrès de Tours du Parti socialiste-SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) de 1920, lors de la scission communiste majoritaire. Cette « vieille maison », malgré quelques saloperies en Algérie et ailleurs, avait su maintenir un horizon anticapitaliste dans le ferme refus de l'autoritarisme bolchevique et du totalitarisme stalinien. Et puis, dans les années 1980, un vieux politicien retors, qui avait notamment été soutenu par des neuneus comme moi, a contribué à nous mener jusqu'au bord du vide intellectuel et politique. Aujourd'hui, la poignée d'anciens trotskistes policés (comme Jean-Christophe Cambadélis ou Julien Dray) qui a pris le relais se contente d'habiller cette vacuité d'une molle rhétorique « de gauche ».

Les sociaux-cons, ce ne sont pas les centaines de milliers de militants et de sympathisants qui attendent quelque chose de « leur » parti, et qui sont fréquemment déçus par la bouillie qu'on leur sert, lorgnant avec envie du côté de l'association altermondialiste ATTAC. Non, les sociaux-cons, ce sont tous ces professionnels de la politique et ces technocrates, les yeux rivés sur les sondages et le CAC 40, qui croient jouer sur du velours en flattant les attachements affectifs et identitaires du « peuple de gauche ». Les sociaux-

cons, ce sont aussi nombre de ces petits potentats locaux qui donnent leur puissance aux « éléphants » nationaux et cadennassent le jeu politique dans le but d'améliorer leurs médiocres « positions » dans la grosse machine électorale dite « socialiste ». Et des énarques aux notables, les z'élites roses naviguent entre bonne conscience rassurante, lieux communs vite assimilés, plans de carrière mûrement réfléchis et cynisme en comité restreint.

Maintenant que « les socialistes » officiels sont presque morts (intellectuellement, s'entend, électoralement : on s'en fout), on va enfin pouvoir réfléchir à quelque chose comme le socialisme démocratique, c'est-à-dire à des alternatives au capitalisme. Jaurès : à l'attaque !

*Pensée aussi contre soi-même : « Piètre université à défendre » (1<sup>er</sup> octobre 2003)*

Cependant, penser contre les autres sans aussi s'efforcer de penser contre soi-même serait manquer à un certain message libertaire du meilleur des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle. La chronique du 1<sup>er</sup> octobre 2003, intitulée « Piètre université à défendre » (extraits) a, par exemple, tenté de penser également contre mon être universitaire :

*« Ce qui nous ramène à la question des institutions de savoir, et à ce fait qu'en France elles semblent peu capables d'assumer l'une de leurs fonctions essentielles : d'ouvrir des lieux de discussion. Elles servent encore parfois à asseoir l'autorité de ceux qui jugent et excluent. »*

Michel Foucault, entretien de février 1984, repris dans *Dits et écrits*.

L'Université est menacée par une nouvelle avancée du social-libéralisme. Dans le sillage de Claude Allègre et de Jack Lang, Luc Ferry a dans ses cartons un projet d'autonomisation des universités, provisoirement ajourné pour cause de trop-plein de la contestation sociale. Social-libéralisme, car il ne s'agit pas de privatiser directement l'Université dans une logique ultra-libérale, mais de transformer les dispositifs institutionnels et les mentalités sur le mode d'un libéralisme d'imitation.

On fait analogiquement de l'Université « une entreprise » et des présidents d'Université des « managers », qui ont à « contractualiser » avec les pouvoirs locaux comme avec les (vraies) entreprises. Le vocabulaire managérial pénètre peu à peu les directives ministérielles et les bureaucraties universitaires locales : on « répond à une demande de diplômes professionnalisants », on fournit « des produits de formation », on « adapte l'offre de formation », on « crée des synergies », « en partenariat avec... », on valorise « la concurrence » afin de préparer des « acteurs économiques, performants et mobiles », on promeut « l'ouverture internationale » dans la perspective prioritaire de « la compétition économique », etc.



Dans le même temps, on favorise la professionnalisation des cursus et on crée les conditions d'une plus grande dépendance des universités vis-à-vis de leur environnement politique et économique régional. La vieille Université destinée à l'élaboration des savoirs, à la diffusion de la culture, au développement de l'esprit critique et à la préparation à la citoyenneté a du plomb dans l'aile. L'idéal universitaire apparaît donc plus que jamais à défendre. Et pourtant...

La vieille Université – toujours en place de ce point de vue –, c'est aussi le pouvoir arbitraire des mandarins comme des petits bureaucrates universitaires (autour des présidences d'université). C'est le clientélisme qui mine les recrutements des enseignants-chercheurs comme la répartition des diverses gratifications en cours de carrière. C'est l'académisme et le conservatisme intellectuel à la place des jeux inédits de la rigueur et de l'imagination. [...] C'est la docilité et la routine récompensées, et l'originalité sanctionnée. C'est aussi l'absence de débat effectif au profit d'oppositions ritualisées mais peu argumentées entre féodaux ou chefs d'« écoles », à coups de règlements de compte et de coups bas (souvent justifiés par les coups bas précédents des « adversaires »). Foucault avait raison : « l'autorité de ceux qui jugent et excluent » est souvent plus importante que l'ouverture de « lieux de discussion ». [...]

On attend cependant des universitaires qu'ils se délestent des pesanteurs académiques et des vues étriquées sans pour autant abandonner un horizon de rigueur. Dans un autre texte (de mai 1984, repris aussi dans *Dits et écrits*), Foucault avançait une piste dans cette direction : « Etre à la fois un universitaire et un intellectuel, c'est essayer de faire jouer un type de savoir et d'analyse qui est enseigné et reçu dans l'université de façon à modifier non seulement la pensée des autres, mais aussi la sienne propre ». Une façon d'ouvrir l'Université, nécessairement prise dans des rigueurs spécialisées et spécialisantes, à des dynamiques intellectuelles critiques, y compris contre elle-même. Difficile et beau pari pour une Université malade, qui n'a pas fini d'être attaquée !

Après cette exploration bien partielle de mon activité de chroniqueur à *Charlie Hebdo*, il me faut passer à questions antérieures aux événements de janvier mais qui se sont posées avec une acuité particulière à leur suite.



## Contre tous les racismes et les polarisations manichéennes

Comme je l'ai dit au début, *Charlie Hebdo* a participé à la renaissance d'une gauche radicale à partir des années 1990. Philippe Val s'en était éloigné à partir de 2004, et c'est une des raisons principales de mon départ, mais la majorité des dessinateurs et des rédacteurs continuaient à graviter dans cette orbite. Cela est réapparu encore plus clairement quand Philippe Val a quitté le journal en mai 2009 pour la direction de France Inter, et que Charb, sympathisant du Front de gauche, l'a remplacé. Or cette gauche radicale apparaît traversée depuis plusieurs années par des polarisations manichéennes, que l'événement tragique de janvier a accentuées, en la laissant presque paralysée face à lui. Ces polarisations renvoient à des choix binaires, bien éloignés des complications des problèmes et du réel traitées par la philosophie et les sciences sociales : laïcité ou antiracisme ? Liberté d'expression ou antiracisme ? Lutter contre l'antisémitisme ou contre l'islamophobie ? Combattre l'islamophobie ou la violence fondamentaliste ?

On peut pourtant poser ce type de questions dans une logique moins manichéenne. Quelques cailloux blancs ont ainsi été semés sur les sentiers escarpés, cahoteux et embrumés de notre monde dans des chroniques de *Charlie Hebdo* ou après. Je m'arrêterai sur trois exemples, en commençant par deux chroniques de *Charlie* et en terminant par un texte plus récent à propos de *Charlie*.

« *Passions communautaires* » (23 avril 2003) : extraits

« Il faut seulement que l'affirmation de ces solidarités singulières ne contredise pas la volonté d'une solidarité universelle et que chaque entreprise finie soit aussi ouverte sur la totalité des hommes. »

Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, 1947

Les drames du conflit israélo-palestinien comme de la guerre en Irak ne sont pas sans « dommages collatéraux » en France. Un climat de passions communautaires progresse de façon encore limitée. Mais on entend de plus en plus dans les micros-trottoirs médiatiques : « je soutiens Israël, parce que juif » ou « je soutiens la Palestine, parce que musulman », et non « parce que c'est juste ».

Le « parce que musulman » et le « parce que juif », en tant que « solidarités singulières » visées par la philosophe et écrivaine féministe Simone de Beauvoir (1908-1986), ne sont pas nécessairement porteurs de fermeture identitaire. On peut puiser dans de telles traditions collectives une proximité de culture, de souffrances et d'expériences qui donne un étayage concret à un sens plus général de la justice. Une inscription dans des groupes restreints peut servir de pont vers l'universalisable. Mais les passions communautaires que nous avons sous les yeux tendent à glisser sur des pentes communautaristes plus inquiétantes. Car tant la judéophobie que

l'islamophobie s'accroissent, activant de part et d'autre des replis communautaires. La judéophobie et la recrudescence des violences antisémites surfent notamment sur des amalgames entre la politique du gouvernement israélien, le sionisme et la judéité. Si bien qu'un lascar de banlieue qui croit se la jouer Intifada peut, en s'attaquant à une synagogue, se retrouver dans la peau d'un Le Pen de quartier. L'islamophobie a, quant à elle, gonflé avec les voix du FN et pris un essor à la suite des attentats du 11 septembre 2001, dans des amalgames entre islam et islamisme.

Des dérapages autour du conflit israélo-palestinien alimentent cette tendance, comme lors de « la ratonnade » du 7 avril 2002 sur la place de la Bastille, en marge d'une manifestation du CRIF (Conseil Représentatif des Institutions juives de France). Dans ces logiques mêlant communautarisme et racisme, l'identité collective ne se présente plus comme une ouverture « sur la totalité des hommes ». On choisit les « bonnes » victimes et on ne perçoit plus les autres, voire même on se réjouit de leur mort (à la manière du « c'est bien fait pour ces sales sionistes d'Américains » après le 11 septembre ou du « ces salauds d'Arabes vont prendre une pâtée en Irak, ça va les calmer »). Ces passions communautaires ne sont-elles pas un autre foyer, moins visible, d'ethnicisation des rapports sociaux à côté du travail politique de l'extrême-droite, nous éloignant de principes universalisables de justice ?

Les gauches, pour de bonnes et mauvaises raisons mêlées, ne sont pas toujours bien armées face à cela. Certains, fort justement convaincus de l'indispensable mémoire de l'horreur maximale que fut la Shoah, hésitent à critiquer les discours ethnicisants quand ils émanent de secteurs de « la communauté » juive. D'autres, légitimement proches des opprimés d'aujourd'hui (Palestiniens réprimés et jeunes exclus des banlieues), hésitent à combattre frontalement les saloperies antisémites [...]

« Antiracisme » (18 février 2004) : extraits

*« Ce qu'il faut bien appeler deux visions du « mal » secrété par la modernité : celle qui privilégie le racisme colonial et celle qui privilégie le racisme génocidaire. [...] Le conflit israélo-palestinien est indéniablement un site où le problème de la concurrence des visions du mal atteint sa plus haute intensité... »*

Michel Feher, « Les divisions de la gauche mouvementée », revue *Vacarme*, n° 20, été 2002

S'agissant des tensions autour du conflit israélo-palestinien, on a souvent l'impression que chacun est invité à choisir son antiracisme de prédilection (contre d'autres). Or l'antiracisme prenant sens sur fond d'un universalisable (le pari d'une humanité commune), dès que le camp antiraciste se seg-

mente, l'antiracisme perd une part de ses points d'appui logiques et éthiques.

L'article du philosophe Michel Feher éclaire la division actuelle des antiracistes. Certes, il y a en tout premier lieu les sentiments d'appartenance à telle ou telle « communauté » de ceux qui se sentent légitimement visés par la recrudescence de la stigmatisation et de la violence (que cela soit chez les Français de culture juive ou arabo-musulmane). Mais, hors de cette implication directe, l'antiracisme qui lutterait de manière privilégiée contre la judéophobie (nouvelle figure de l'antisémitisme, ne venant pas seulement de l'extrême-droite) et celui menant d'abord un combat contre le racisme anti-arabe, et son déplacement islamophobe depuis le 11 septembre 2001, n'utiliseraient pas la même grille d'interprétation du racisme. L'anti-islamophobie interpréterait plutôt, à travers une grille « anticoloniale », les « fonctions du racisme en termes de domination », en faisant de l'Occident (et des États-Unis) l'ennemi principal. L'anti-judéophobie, à travers une grille « antigénocidaire », envisagerait l'histoire moderne « sous l'angle d'une conjuration jamais achevée du fantasme mortifère de pureté » ; la Shoah constituant un cas extrême. [...]

Pour tenter de sortir, intellectuellement, de l'impasse de cette périlleuse polarisation, la gauche radicale ne doit-elle pas s'efforcer de réunifier l'antiracisme autour d'un nouvel humanisme ? Un humanisme plus fragile qui puise aussi dans certaines ressources du libéralisme politique contre l'hégémonie du libéralisme économique. Pour commencer à sortir, pratiquement, de ce borbier : pourquoi ne pas organiser une grande manifestation nationale « Contre les racismes, l'islamophobie et la judéophobie » [...]

« Contre l'islamophobie, pour le droit à la caricature de Charlie Hebdo » (avec Philippe Poutou, Mediapart, 20 septembre 2012)

Un climat inacceptable de stigmatisation et de discrimination vis-à-vis des musulmans perdure en Occident, relancé par l'ignoble film islamophobe *Innocence of Muslims*. Cela alimente et renforce les divisions parmi les opprimés du monde entier dont les classes dominantes ne peuvent que se réjouir à un moment où elles imposent des cures drastiques d'austérité aux peuples. L'islamophobie doit ainsi impérativement être combattue comme toute forme de racisme. Mais cela ne justifie aucunement ni les violences intégristes, ni le détournement des révolutions démocratiques et sociales arabes par des groupes conservateurs.

Contrairement aux amalgames entretenus par les fondamentalistes, les caricatures publiées dans *Charlie Hebdo* n'ont rien à voir avec cette islamophobie ambiante. *Charlie Hebdo* critique régulièrement au moyen de la dérision et de la caricature l'ensemble des églises et des religions. Il n'y a rien

là de discriminatoire vis-à-vis des musulmans, et donc à proprement parler d'islamophobe. Nous soutenons donc la liberté d'expression et le droit à la caricature de *Charlie Hebdo*, qui n'a pas du tout dépassé les bornes illégitimes de la xénophobie.

Lutter contre l'islamophobie est bien aujourd'hui nécessaire afin de recréer des convergences parmi les opprimés. Toutefois, il ne faut pas accepter l'extension indéfinie de cette notion promue par les intégristes, auxquels, ne l'oublions pas ! nous nous opposons sur le terrain des valeurs démocratiques, antiracistes, laïques et progressistes.

Nos ennemis, ce sont les inégalités sociales, la logique d'oppression du capitalisme, la misère et le chômage, les discriminations racistes, sexistes et homophobes, les violences policières ou les régimes autoritaires et corrompus, ce ne sont surtout pas ni les musulmans, ni *Charlie Hebdo* !

### En guise de conclusion

Pour conclure (provisoirement), je dirais que le mouvement « Je suis Charlie » nous a réchauffés un moment le cœur, car il a défendu la liberté d'expression, tout en exprimant largement des valeurs multiculturelles et antiracistes. La douleur est pourtant toujours là et les polarisations imbéciles n'ont pas fini de faire des dégâts dans les esprits contemporains. Par exemple, sur le terrain universitaire, les déclarations irresponsables de la secrétaire d'Etat PS chargée des droits des femmes, Pascale Boistard, quant à l'interdiction du voile musulman à l'université, comme aimanté par les propositions en ce sens du FN, suivi par l'UMP. Ce type d'usages islamophobes de la laïcité et du féminisme, quoi qu'on pense dudit voile, ne peut qu'aggraver les polarisations périlleuses et les logiques discriminatoires. Cela participe des processus d'extrême droitisation idéologique et politique que j'ai analysés dans mon précédent ouvrage, *Les années 30 reviennent et la gauche est dans le brouillard* (Textuel, 2014). La tolérance laïque et anti-raciste qui s'est exprimée dans le mouvement « Je suis Charlie » avait pourtant, un moment, mis à l'écart ces menaces. Fort heureusement, de larges secteurs de la communauté universitaire, étudiants, enseignants-chercheurs et BIATOSS, sont en train de se mobiliser contre cette pente démagogique.

Résistons donc et gardons en tête un trait d'humour puisé dans les cultures juives :

« Ne succombez jamais au désespoir : il ne tient pas ses promesses. »

Maître de conférences en science politique à l'IEP de Lyon et rattaché au laboratoire CERLIS (Université Paris Descartes / CNRS), **Philippe Corcuff** a été chroniqueur de *Charlie Hebdo* d'avril 2001 à décembre 2004 et est membre du conseil scientifique de l'association Attac. Il est notamment l'auteur de : *La société de verre. Pour une éthique de la fragilité* (Armand Colin, 2002), *Bourdieu autrement* (Textuel, 2003), *Où est passée la critique sociale ?* (La Découverte, 2012), *Polars, philosophie et critique sociale* (dessins de Charb, Textuel, 2013), *Domination et émancipation* (avec Luc Boltanski et Nancy Fraser, Presses universitaires de Lyon, 2014) et *Mes années Charlie et après ?* (dessins de Charb, Textuel, février 2015).

## Le programme des conférences

### *Réfléchir après Charlie*

La réaction massive en faveur de valeurs républicaines qui ne soient pas nationalistes a été une belle réponse aux terroristes et au racisme antisémite et anti-arabe mais nous savons bien que les ennemis de la république ne sont pas défaits pour autant. **Nous savons aussi que nous devons, en tant qu'enseignants-chercheurs ou chercheurs en sciences humaines et sociales, chercher à comprendre ce qui nous a conduits à ce 7 janvier 2015 et ce, pour mieux résister à de réelles tendances centrifuges dans notre société.** Il nous a semblé nécessaire de prendre le temps de mener une réflexion sur les questions que pose cette situation inouïe et de partager nos analyses qui seront complexes mais qui seront exposées avec clarté et simplicité, en s'appuyant sur les méthodes des sciences humaines et sociales : historicisation, études de terrain, approches comparées, sens critique, philologie.

L'Université de Lyon (avec l'aide du laboratoire Triangle) a donc pris l'initiative d'un cycle de conférences et d'un petit journal en ligne *Réfléchir après Charlie*.

Les conférences se déroulent le mercredi de 18h à 20h dans l'amphithéâtre de l'Université de Lyon (sauf la séance du 29 avril qui se déroulera à l'amphithéâtre Descartes de l'Ecole normale supérieure de Lyon)

1. **18 mars : Philippe Corcuff** (Sciences Po-Lyon)  
« De l'expérience de chroniqueur à *Charlie Hebdo* à la tragédie et après »
2. **1<sup>er</sup> avril : Daniel Frandji** (ENS de Lyon-IFÉ)  
« L'école juste ou l'horizon des droits pédagogiques ? »
3. **29 avril : Makram Abbès** (ENS de Lyon)  
« La pensée islamiste comme illustration de l'anti-modernité »
4. **6 mai : Jean Kempf** (Université Lumière-Lyon 2) **et Vincent Michelot** (Sciences Po-Lyon)  
« Libertés de culte et d'expression en perspective transatlantique »
5. **20 mai : Valérie Sala Pala** (Université Jean Monnet de Saint-Etienne)  
« Quand les politiques publiques produisent des catégories, des discriminations et de la ségrégation ethniques »
6. **3 juin : Emmanuel Taïeb** (Sciences Po-Lyon)  
« Théories du complot »